

## Deux siècles de calomnies

# Robespierre sans masque

La première phase de la Révolution française, visant le renversement du pouvoir absolutiste, fait l'unanimité, ou presque : ne vient-elle pas donner corps à l'esprit des Lumières ? Mais la suite divise violemment. Notamment au sujet de Robespierre, qui, selon certains, conjuguerait tous les vices antidémocratiques : le populisme et l'extrémisme. De quoi se méfier de tout projet radical...

par **Maxime Carvin**

Pseudonyme d'un doctorant en sciences sociales.

MONDE *diplomatique* MONDE *diplomatique* Novembre 2015  
ROBESPIERRE sans masque

En décembre 2013, un laboratoire annonce avoir reconstitué, à partir d'un moulage mortuaire, le « vrai visage » de Maximilien de Robespierre. Les historiens s'étonnent que le résultat ressemble si peu aux portraits d'époque et émettent de sérieux doutes. Il n'empêche : le portrait aura les honneurs des médias. C'est que, authentique ou non, ce Robespierre retrouvé a le physique de l'emploi. Mâchoire carrée, front bas, regard fixe : l'air patibulaire d'un boucher de la Villette, vérolé de surcroît. Tout le monde comprend : voilà une tête de coupeur de têtes.

Quelques mois plus tard, nouvel accès d'antirobespierrisme. La bande-annonce du jeu vidéo *Assassin's Creed Unity*, situé dans le Paris de la Révolution, est mise en ligne. Dans un chaos d'images grand-guignolesques surgit un orateur écumant. C'est Robespierre. La voix off, caverneuse, explique : cet homme « *aspirait à contrôler le pays. Il prétendait représenter le peuple contre la monarchie. Mais il était bien plus dangereux que n'importe quel roi* ». Les scènes d'égorgeement succèdent aux scènes de fusillade et les décapitations aux noyades. Bref, le « *règne de Robespierre* » n'est qu'une litanie de massacres, qui a « *rempli des rues entières de sang* ».

Ces deux épisodes ne sont pas des cas isolés. Tantôt c'est un magazine à grand tirage qui dépeint l'Incorruptible en « *psychopathe légaliste* », en « *forcené de la guillotine* » (*Historia*, septembre 2011), tantôt un documentaire qui, sur France 3, le présente comme le « *bourreau de la Vendée* » (3 et 7 mars 2012). Le comédien Lorant Deutsch, reconverti dans l'histoire bas de gamme, imagine, dans son best-seller *Métronome* (Michel Lafon, 2009), un Robespierre profanateur de tombeaux. L'essayiste Michel Onfray, bizarrement entiché de Charlotte Corday, pourfend, sur son site, l'« *engeance* » robespierriste. Pedro J. Ramirez, vedette du journalisme espagnol, consacre un lourd pavé au « *coup d'Etat* » ourdi par Robespierre « *contre la démocratie* » (1). Michel Wieviorka, sociologue multicarte, n'hésite pas à comparer l'Organisation de l'Etat islamique à « *la France de Robespierre* » (2). Quant à l'éditorialiste Franz-Olivier Giesbert, il s'alarme à intervalles réguliers du retour du personnage, en qui il voit l'incarnation du « *ressentiment social* », voire un « *précurseur du lepénisme* ». Pour d'autres, il ne suffit pas de noircir la mémoire de Robespierre : il faut l'effacer. A Marseille, à Belfort, des maires ont entrepris de débaptiser les places qui portent son nom. Entre approximations, calomnies et escamotages, la *damnatio memoriae* s'accomplit.

## Un ennemi du genre humain ?

Rien de bien neuf, à vrai dire, dans cette démonologie grand public. Les historiens Marc Bélissa et Yannick Bosc (3) montrent que la légende noire a débuté du vivant de l'homme. Quand le député d'Arras commence sa carrière, les gazettes se plaisent à écorcher son nom et moquent son obstination à « *parler en faveur des pauvres* ». Mirabeau, retors pour deux, ricane de ce jeune orateur qui « *croit tout ce qu'il dit* ». Puis ce sont les Girondins qui l'accablent. Jean-Marie Roland, ministre de l'intérieur, subventionne la presse qui lui est hostile, et le député Jean-Baptiste Louvet l'accuse d'aspirer à la dictature.

La chute de Robespierre, le 9 thermidor (27 juillet 1794), ne suffit pas à apaiser ses ennemis. Thermidoriens et contre-révolutionnaires ont la passion de la revanche. Des pamphlets, et bientôt un rapport officiel, prêtent au député abattu d'abracadabrants projets. On évoque un complot visant à instaurer une théocratie. On parle d'un plan de « *guillotine à sept fenêtres* », qui devait permettre d'accélérer le « *nationicide* », d'un « *sanguiduc* » monumental destiné à évacuer le sang des victimes hors de Paris, d'une « *tannerie de peaux humaines* » censée fournir des souliers pour les sans-culottes. On divague sans fin sur l'enfance, les mœurs, la psychologie du chef montagnard.

A Robespierre, vrai diable, on reprochera, décennie après décennie, tout et son contraire. Il est pâle — trop pâle pour être honnête — mais se repaît du sang des autres. C'est un petit avocat de province, un médiocre — mais c'est aussi un génie du mal, plus redoutable que Néron. Pour les uns, il est intransigent jusqu'au crime ; pour d'autres, c'est un hypocrite, un vendu. Il est décrit ici comme un pur esprit, abstinent, puceau même ; ailleurs comme un franc débauché. Orateur embarrassé ou tribun envoûtant ? Aspirant pontife ou destructeur de la religion ? Maniaque de l'ordre ou promoteur d'anarchie ? Peu importe quel Robespierre on forge : l'essentiel est qu'il soit repoussant.

Ce concours de calomnies va s'insinuer dans l'imaginaire collectif et nourrir, au fil du temps, une abondante littérature. On en retrouve l'écho, plus ou moins atténué, chez certains romantiques ; chez les historiens bourgeois des années 1830, qui ne pardonnent pas à Robespierre sa radicalité ; chez Jules Michelet, écrivain inspiré mais historien parfois approximatif ; et jusque chez Alphonse Aulard, pionnier des études révolutionnaires en Sorbonne, qui voyait Robespierre comme un cagot et lui préférait la vigueur canaille d'un Danton.

On pouvait penser que le développement, au XXe siècle, d'une histoire de la Révolution moins littéraire balayerait définitivement ces poncifs. Mais François Furet allait, à partir des années 1960, leur donner une nouvelle jeunesse — et un tour plus élégant. Communiste repentini devenu un essayiste libéral influent, il s'attaqua à ce qu'il appelait le « *catéchisme révolutionnaire* » et proposa une nouvelle lecture de la Révolution : d'un côté 1789, la bonne révolution, celle des élites éclairées ; de l'autre 1793, le « *dérapiage* », l'irruption brutale des masses dans la politique.

Dans ce nouveau dispositif narratif, Robespierre devient le symbole d'une Révolution qui, après une parenthèse enchantée, s'emballe et se fourvoie. Furet le présente comme un « *manœuvrier* », qui sait s'appuyer sur « *l'opinion populaire* » et sur la redoutable « *machine* » politique que constituent les clubs jacobins. Mais il y a aussi, derrière les habiletés du politicien, une dimension pathologique : le Robespierre de Furet est emporté par son obsession du complot, sa surenchère démocratique, sa logorrhée utopique, qui mènent inévitablement à la Terreur et au totalitarisme. Ce portrait amalgamait des idées et des images

empruntées à diverses traditions de l'anti-robepierrisme. Mais Furet, en écrivain subtil, sut donner à cet alliage les allures de la nouveauté.

Son interprétation, lourde d'arrière-pensées politiques, rencontra un écho favorable dans le contexte des années 1970 et 1980, entre mobilisations antitotalitaires et conversion libérale des socialistes français. Elle trouva sa traduction cinématographique avec le *Danton* d'Andrzej Wajda (1983), qui jouait lourdement de l'analogie entre le Paris de la Convention et la Pologne de Jaruzelski, et utilisait la figure de Robespierre pour évoquer les logiques du stalinisme. Elle triompha dans les célébrations ambiguës du bicentenaire et, relayée par des disciples moins inspirés, s'enracina dans le public semi-savant.

Mais cette offensive n'a pas suffi à éteindre tout intérêt pour Robespierre. La recherche s'est poursuivie. La Société des études robepierristes (SER), fondée en 1908 par l'historien Albert Mathiez, pilote une édition des *Œuvres complètes* qui comptera bientôt douze volumes. En dehors même des cercles savants, l'intérêt est sensible. La souscription lancée en mai 2011 par la SER pour racheter des manuscrits vendus par Sotheby's a suscité la mobilisation de plus d'un millier de souscripteurs. Sur Internet, les conférences qu'Henri Guillemin, historien non conformiste et grand défenseur de l'Incorruptible, consacra à la Révolution connaissent un franc succès. Dans les librairies, même tendance. *Robespierre, reviens !* (4), petit plaidoyer dense et vigoureux, s'est écoulé à plus de 3 000 exemplaires et se vend encore. Le livre *Robespierre. Portraits croisés* (5), un ouvrage collectif de facture plutôt universitaire, connaît — à la surprise des auteurs — un nouveau tirage. Hasard ou signe des temps, les éditeurs republient aussi plusieurs classiques de la tradition robepierriste, comme le récit par Philippe Buonarroti de la Conjuration des Egaux (6) ou la prodigieuse *Histoire socialiste de la Révolution française* de Jean Jaurès (7).

Surtout, les lecteurs disposent depuis peu d'une nouvelle biographie de référence, due à l'universitaire Hervé Leuwers (8). Le personnage qu'on y découvre est assez éloigné du dictateur féroce de la légende. Un ambitieux, Robespierre ? Il n'a jamais accepté qu'avec réticence les charges qui lui étaient offertes et a même choisi, lorsqu'il était député de la Constituante, de ne pas se représenter à la Législative, incitant ses collègues à faire de même pour « *laisser la carrière à des successeurs frais et vigoureux* ». Un ennemi du genre humain ? Il s'est prononcé pour la pleine citoyenneté des Juifs et contre le système colonial. Un tyran ? Il a défendu, très tôt et très seul, le suffrage universel, s'est battu pour le droit de pétition et la liberté de la presse, et n'a pas cessé de mettre en garde les citoyens contre la force militaire et les hommes providentiels. Un centralisateur totalitaire ? Il a théorisé la division du pouvoir et condamné « *la manie ancienne des gouvernements de vouloir trop gouverner* ». Un fanatique sanguinaire ? Il a longtemps réclamé la suppression de la peine de mort et un adoucissement des sanctions. Résolu à frapper les ennemis de la Révolution, il a néanmoins appelé à ne pas « *multiplier les coupables* », à épargner les « *égarés* », à « *être avare de sang* ». Et si, face aux périls qui menaçaient la République, il s'est rallié à la politique de Terreur, il n'en a jamais été le seul responsable, ni même le plus ardent.

Pourquoi, alors, cet acharnement ? Sans doute parce qu'il y a, derrière son nom et son action, quelques principes irréductibles et qui dérangent. Comme le rappelait le philosophe Georges Labica (9), il a toujours prétendu parler pour le peuple et n'a jamais voulu reconnaître aux possédants la moindre prééminence. Sa crainte, c'est qu'à la vieille « *aristocratie féodale* » renversée par la Révolution ne vienne se substituer une « *aristocratie de l'argent* ». Toute son action procède de ce tropisme fondamental. Dans l'ordre politique, il s'élève contre le suffrage censitaire et défend une conception extensive de la souveraineté populaire. Dans le domaine social, il veut borner le droit de propriété et limiter la liberté du commerce quand ceux-ci vont contre le droit naturel du peuple à l'existence. En défendant ainsi « *la cause du peuple* », Robespierre est devenu le symbole de la Révolution dans sa phase haute, radicale et

populaire. Par métonymie, son nom désigne un moment de politisation massive, d'intervention populaire et d'invention sociale sans précédent ; un moment dont les régimes ultérieurs s'efforceront de conjurer le souvenir. Se réclamer de Robespierre, c'est d'abord rappeler que la Révolution n'est pas terminée et reprendre le programme ébauché au cours des débats sur la Constitution de 1793 : celui d'une république exigeante, démocratique et sociale.

C'est pourquoi, comme l'indique l'historien Jean-Numa Ducange (10), la figure tutélaire de Robespierre accompagne les luttes politiques du XIX<sup>e</sup> et du premier XX<sup>e</sup> siècle. Après Thermidor, Gracchus Babeuf juge qu'il faut, pour raviver la démocratie, « *relever le robespierrisme* ». Albert Laponneraye, insurgé des Trois Glorieuses, s'efforce de réhabiliter celui qu'il appelle l'« *homme-principe* ». Louis Blanc, quarante-huitard de choc, rédige une vaste *Histoire de la Révolution* qui lui rend hommage. Et, deux générations plus tard, le grand Jaurès se prononce clairement : « *Ici, sous ce soleil de juin 1793 (...), je suis avec Robespierre, et c'est à côté de lui que je vais m'asseoir aux Jacobins. Oui, je suis avec lui parce qu'il a à ce moment toute l'ampleur de la Révolution.* »

Robespierre répétait qu'il n'y a ni démocratie ni liberté sans égalité. Il affirmait que la politique n'est pas une carrière, demandait qu'on limite le cumul des magistratures et qu'on renforce le contrôle des représentants. Il niait que « *le droit de propriété puisse jamais être en opposition avec la subsistance des hommes* », et refusait que les intérêts privés l'emportent sur l'intérêt public. A ceux qui voulaient répondre aux émeutes par la loi martiale, il rétorquait qu'il fallait « *remonter à la racine du mal* » et « *découvrir pourquoi le peuple meurt de faim* ». Aux Girondins qui brûlaient de déclarer la guerre aux princes d'Europe, il rappelait que la liberté ne s'exporte pas avec des « *missionnaires armés* ».

Il n'est pas question, bien sûr — Mathiez le rappelait déjà il y a un siècle — de « *brûler des cierges en l'honneur* » de l'idole Robespierre, ni de « *lui donner toujours et en tout raison* ». Mais qui peut prétendre qu'un tel homme n'a plus rien à nous dire ?

## Maxime Carvin

- (1) Pedro J. Ramirez, *Le Coup d'Etat. Robespierre, Danton et Marat contre la démocratie*, Vendémiaire, Paris, 2014.
- (2) *Ouest-France*, Rennes, 10 juin 2015.
- (3) Marc Belissa et Yannick Bosc, *Robespierre. La Fabrication d'un mythe*, Ellipses, Paris, 2013.
- (4) Alexis Corbière et Laurent Mafféïs, *Robespierre, reviens!*, Bruno Leprince, coll. « Politique à gauche », Paris, 2012.
- (5) Michel Biard et Philippe Bourdin (sous la dir. de), *Robespierre. Portraits croisés*, Armand Colin, coll. « Essais », Paris, 2012.
- (6) Philippe Buonarroti, *Conspiration pour l'Egalité, dite de Babeuf*, La ville brûle, Montreuil, 2014.
- (7) Jean Jaurès, *Histoire socialiste de la Révolution française*, quatre volumes, Editions sociales, Paris, 2014-2015 (1<sup>re</sup> éd. : 1970).
- (8) Hervé Leuwers, *Robespierre*, Fayard, Paris, 2014.
- (9) Georges Labica, *Robespierre. Une politique de la philosophie*, La Fabrique, Paris, 2013 (1<sup>re</sup> éd. : PUF, 1990). Cf. aussi Florence Gauthier, *Triomphe et mort de la Révolution des droits de l'homme et du citoyen*, Syllepse, Paris, 2014.
- (10) Jean-Numa Ducange, *La Révolution française et l'histoire du monde*, Armand Colin, 2014.